THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE : *La Carmélite*, comédie musicale en cinq tableaux de M. Catulle Mendès ; musique de M. Reynaldo Hahn.

La mission propre de la musique dramatique, si l'on y veut bien réfléchir, mettant à part quelques glorieuses et significatives exceptions, aura été de diminuer, de banaliser les plus belles figures créées par la poésie ou léguées par l'histoire. Ainsi le plus divin des arts, celui auquel nous devons les plus enchanteresses suggestions, devient complice des pires besognes, une fois transporté à la scène. Ce serait une liste curieuse à dresser et vraiment expressive, celle des grandes œuvres de la poésie ainsi mutilées, déformées, travesties, ridiculisées parfois par l'intervention d'une musique maladroite ; et de ces œuvres ainsi mises en coupes réglées, les auteurs, s'ils vivaient encore, pourraient dresser un énergique réquisitoire contre ceux qui si impudemment portèrent la main sur un bien qui n'était pas le leur.

Au premier rang paraîtraient, j'imagine, et Shakespeare et Gœthe dont les Hamlet et les Othello, les Mignon et les Werther, immortelles figures créées par le génie, furent entachées de vulgarité par l'ineptie des librettistes et l'incompréhension des musiciens. Encore sont-ce là des images dont les traits, s'ils furent une ou plusieurs fois déformés, peuvent être rétablis dans leur intégrité première, puisque nous en tenons sous les yeux l'authentique original, et que notre main tendue vers les rayons de la bibliothèque suffit à nous les restituer. Il n'en va pas de même pour celles que nul poète ne condensa dans une forme expressive et qui empruntent leur séduction bien plutôt à la légende auréolant leur personnalité qu'aux documents précis que nous possédons sur eux. Qui donc les défendra, celles-là ? Qui les pourra venger de la grossièreté des commentateurs, du cabotinage des musiciens ? Il faudrait que ce fût l'imagination même du public. Mais le public est bien trop ignorant, bien trop veule pour une telle besogne. Il ne demande que des spectacles et se soucie peu du reste.

... La figure touchante et toute en demi-teinte de Louise de La Vallière est bien de celles que l'Histoire remit aux mains de la Poésie, flottante encore, incertaine, et faite pour être achevée par l'imagination des artistes. Nul ne contribua plus à cette tâche que le maître des maîtres en délicatesses féminines, celui devant lequel nous devons tous nous incliner, le subtil et voluptueux Sainte-Beuve. Il fut vraiment le poète, le créateur en ce siècle de Mlle de La Vallière, par la singulière pénétration dont il témoigna en nous restituant son image, pastel de La Tour au XVIIe siècle ; et j'imagine que s'il avait pu, comme nous, en voir la caricature due à la collaboration de MM. Catulle Mendès et Reynaldo Hahn, il eût éprouvé quelque contraction au cœur de ce que fût ainsi livrée à des mains profanes une fille spirituelle qu'il avait tant aimée !

Mlle de La Vallière, c'est la grâce, c'est la poésie, c'est le parfum d'un règne qui ne brille précisément ni par le charme ni par la poésie. C'est un sourire, teinté de mélancolie je le veux bien, mais encore un sourire, en ces premières années d'un règne qui devait être si gourmé, si guindé, si morose et, pour tout dire, si ennuyeux. C'est, d'un mot, la part du romanesque dans une existence aussi positive et dans une âme aussi sèche que le furent l'existence et l'âme du Grand Roi.

Tant de raisons, je le répète, auraient dû suffire pour qu'on laissât cette poésie flottante, pour qu'on n'essayât pas de la fixer en projetant sur elle la lumière fausse et brutale de la rampe. Une fois découpées en tableaux dramatiques, ces scènes sur qui notre imagination se repose avec complaisance deviennent brutales aussitôt, choquantes et vulgaires. Les *flagrants délits* du Roi-Soleil, ainsi présentés et enjolivés de musique, sont aussi irritants que la déclaration de sa première flamme, et quand nous voyons Louise de La Vallière, l'amante délaissée et qui pourtant reste amante, parer elle-même de fleurs celle qui va lui succéder dans le cœur du Roi, nous percevons bien qu'il y a là un *effet de théâtre*, non moins inintelligent qu'inexact. Tout cela est bien commun, bien vulgaire et bien plat : c'est de l'histoire à la portée des concierges, de la sensiblerie à l'usage des filles... et la qualité de la musique qui l'accompagne n'est pas pour en rehausser le niveau, — musique qui traîne partout et dont la trame se compose de tous les *laissés pour compte* de Massenet, Gounod et autres, musique où la collaboration de Lulli et de Gluck, appelés en hâte, soutient seule l'attention, musique de rastaquouère qui ne craint pas de fouiller dans toutes les poches :

Son verre n'est pas grand, mais il boit dans le verre
Des autres !

disait Edgar Degas, utilisant une autre image.

Écartons ces déconcertantes images, cette Louise de La Vallière à nous présentée sous les espèces d'une grosse brebis mérinos enrubannée, et puisque aussi bien il importe de ne pas demeurer sur d'aussi déprimantes impressions, appliquons la méthode préconisée plus haut ; tendons la main vers les rayons où de petits signes noirs vont nous restituer la figure immortelle de la délicieuse pécheresse : —

« Aimer pour aimer, sans orgueil, sans coquetterie, sans insulte, sans arrière-pensée d'ambition, ni d'intérêt, ni de raison étroite, sans ombre de vanité ; puis souffrir, se diminuer, sacrifier même de sa dignité tant qu'on espère ; se laisser humilier ensuite pour expier ; quand l'heure est venue, s'immoler courageusement dans une espérance plus haute; trouver dans la prière et du côté de Dieu des trésors d'énergie, de tendresse encore et de renouvellement : persévérer, mûrir et s'affirmer à chaque pas, arriver à la plénitude de son esprit par le cœur : telle fut sa vie, dont la dernière partie développa des ressources de vigueur qu'on n'aurait jamais attendues de sa délicatesse première. »

PAUL FLAT.

M. MAURICE DONNAY

Il serait difficile de définir la personnalité de M. Maurice Donnay d'un seul mot. Sa nature, complexe, participe de la tendresse et de l'ironie. On trouve, dans ce caractère, la sécurité logique d'une intelligence de mathématicien et l'hésitation scrupuleuse d'un homme qui se cherche lui-même; de la crédulité et de la gaminerie; une tendance qui l'entraîne vers des considérations générales, philosophiques et sociales, et le badinage léger d'un enfant de la grande ville; il a lu les étrangers, mais dans le quartier de la Madeleine, où il est né, et le bruissement de la cité soulignait d'un murmure ses méditations; il a des admirations pour les génies d'outre-Rhin et de la Scandinavie; il a aussi le culte des ancêtres de la littérature française : il habite le quartier de l'Europe, mais il est Parisien dans l'âme.

M. Maurice Donnay a quitté une carrière pleine de promesses, la voie tracée, nette, régulière, pour suivre les chemins de traverse, les sentiers cachés de la poésie et du théâtre. Sans doute, Montmartre où il débuta, pittoresque, alors presque inexploité, offrait une qualité de décor original et vivant. Depuis, la fréquentation des Apaches, l'été, et des gens du monde, l'hiver, en rend l'accès difficile aux bourgeois et impossible aux artistes... Mais la butte connut les heures charmantes de la bonne gaieté, du rire éclatant, d'une sorte de naïveté, de la « rosserie » inconsciente, — la seule vraie. Je gage que M. Maurice Donnay traversa, dans ses débuts, des heures savoureuses : il se délassait, il s'affranchissait de la méthode trop rigide qui entravait ses élans : il se libérait de l'empreinte sociale qui le retenait. Il avait connu, dès l'enfance, les ouvriers; il se sentait, jusqu'alors, comme leur guide, un peu déjà leur ami; mais leur intimité, les passions sourdes de leurs cerveaux, — écho du bruit des machines qui se réveille, les nuits, — leurs existences, enfin, ne s'étaient point encore mêlées à ses propres aspirations. Insensiblement, sa vie libre dut évoquer les spectacles entrevus, les misères devinées, un drame se dessinait, des figures s'animaient; une association d'idées, claire, simple, mêlait au tableau tous les autres, tous ceux qui n'ont point de part directe à notre existence, mais qui sont nos proches par la souffrance commune, l'espoir, la désillusion, tout ce qui s'agite, gronde, murmure, s'apaise et meurt dans notre âme. Les plaignait-il, les aimait-il ? Qui peut dire de quels sentiments est née la conception d'un artiste ?

M. Maurice Donnay a beaucoup éprouvé, assurément. Il a connu les admirations les plus sincères, celles qui exercent une influence sur toute la vie. Il se souvient, lui aussi, de la grande émotion qu'il ressentit à entendre *Amoureuse*, de M. Georges de Porto-Riche, l'ami sûr et le maître sensible de tous ceux qui cherchent le vrai et l'humain. Alors, M. Maurice Donnay ne songeait point encore au théâtre; mais, déjà, s'éveillait en lui le tourment de créer à son tour. De tout ce qu'il apprit, de tout ce qu'il aima, de son intelligence et de ses peines, de son savoir et de ses distractions, il a tiré des observations qui ont cimenté son œuvre originale, légère et forte; ajoutez un don rare d'assimilation, une langue précise, une pensée éveillée et souriante, une divination des peines cachées et, surtout, la souplesse d'une âme vigoureuse et aimante : peut-être, alors, comprendrez-vous ce que le théâtre de Maurice Donnay contient de vérité, de flou, de joli, de drôle, de spirituel, de mordant.

* * *

Ne nous méprenons pas sur la façon dont M. Maurice Donnay conçoit la société. Il ne s'agit point, ici, d'une critique serrée de telle loi, ni d'arguments techniques lancés, d'une main sûre, contre tels ou tels abus. Il est infiniment trop sensible pour systématiser de la sorte son inspiration. Et puis, franchement, ce ne serait pas la peine d'être sorti de l'École centrale, puis d'appliquer des procédés artificiels, quasi mécaniques à l'art dramatique, le plus capricieux des despotes. Sachons gré à l'écrivain de s'être, en quelque sorte, recréé une nouvelle nature ; d'avoir tenté de dégager de son caractère même une personnalité nouvelle, imposée par le charme qu'elle exerçait sur son caractère premier; d'avoir, en un mot, cherché l'artiste sous l'homme et de le chercher encore avec une inquiète et spirituelle angoisse. Mais, de même que la pensée primitive s'agite, parfois, sous l'inspiration ondoyante de l'écrivain, de même la société palpite sous les créations de ses